

Ploc i

La revue du haïku



N° 23 – Avril 2011

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr

SOMMAIRE

Note éditoriale		3
Haïbun :		
Vertu miraculeuse de la charité	M. Morillon-Carreau	4
Brighton Pier	Claire Gardien	5
Privé	Danièle Duteil	6
Haïku		9
Instants choisis*		20
Senryû		21
Instants choisis*		24
Un petit tour chez les Anciens		26

Ploc; la revue du haïku
Numéro réalisé par Olivier Walter

* commentaires en prose poétique d'Olivier Walter

Encres de Delphine Charlotte

Note éditoriale

« Le chant est existence » murmure R. M. Rilke dans l'un de ses Sonnets à Orphée. Le Son est l'origine de toute vie stipulent les textes sacrés de l'Inde védique. En sanskrit, le Nada ou le Son originel sous-tend les mots-germes, les sphota. L'œuvre poétique est le fruit d'une contemplation vivante où le poète se fond dans le modèle archétypal – nâma – avant de lui donner une forme sensible – rûpa.

Que ce poème, le haïku, condensé en trois vers et rassemblé en une ou deux Images maîtresses échappât à cette loi fût surprenant ! « L'âme des mots » - le genreï gaku – est ce avec quoi le poète japonais de jadis entre en union. Et l'Image germinale sonore et visuelle en constitue la sève ou le sang.

Les mandalas de syllabes et de mots qui nous sont donnés à lire dans ce numéro répondent, pour nombre d'entre eux, à cette fusion de rythmes et de sonorités riches de significations. On échappe ainsi, dans les rapports entre son et haïku, aux concrétions de sens figées sur elles-mêmes. Les objets des sens perdent leur statut d'idoles et recouvrent celui d'icônes, propagations d'ondes qui sourdent de l'intérieur des choses...

Il semble en effet que la rencontre de l'Image et du Son fasse naître un sens plus vaste aux architectures verbales, un sens plus profond aux perceptions et à la vision premières d'une âme à l'écoute du monde. Dès lors, le regard et l'écoute ont été le fruit d'une faculté éduquée ; c'est à ce prix que le monde livre sa richesse.

Quel que soit le son qu'entendent les oreilles, celui-ci est reconnu comme étant parfois l'âme du monde ; il en ainsi des formes et couleurs que perçoivent les yeux et des trois autres sens de perception. A ce degré de vision pénétrante, « l'âme des mots » participe de ce point de rencontre entre l'intérieur et l'extérieur.

Ce point sans étendue qui contient potentiellement toute la beauté du monde se décline de temps à autre sous la forme d'un haïku. A chacun de découvrir si cette réalité résonne dans le cœur ou si elle n'est que le fantôme de l'esprit qui se déroule indéfiniment autour de lui-même...

Il est cependant une certitude : lorsqu'un espace s'ouvre dans la poitrine et laisse l'émerveillement et la joie affleurer, Le Poème recèle autant qu'il révèle. Le défi est tenu.

OW

Haïbun :

Vertu miraculeuse de la charité

À Séville, devant l'hôtel où les places ne manquent pourtant pas, c'est – aussi pitoyable que boiteux et même un peu bossu – une sorte de mendiant soudain surgi d'on ne sait où, qui entreprend, à grand renfort claudiquant de béquilles, de nous indiquer comment garer la voiture.

Plutôt jeune au demeurant et l'œil très andalou !

En remerciement de ses offices superflus, je lui glisse discrètement quelques pièces, qu'il empoche, l'air douloureux – et comme exhibant avec encore plus d'ostentation la maladresse de son handicap. Faire passer ses deux béquilles dans la main gauche pendant que la droite plonge, sous la veste, dans un labyrinthe de hardes à la Murillo, semble menacer si gravement son équilibre que je sens croître ma gêne et ma culpabilité de voyageuse ingambe. Honte tout à coup de ma charité malvenue !

Une heure plus tard, presque divertie au pittoresque de la vieille ville, je n'en crois pas mes yeux...

*Mendiant à béquilles
croisé dans une autre rue
le pas vif dos droit*

Car – vêtu des mêmes loques – c'est bien là notre homme.

À présent redressé.

Et ma foi, d'assez belle stature.

Quant à ses béquilles, il les fait maintenant sonner allègrement sur le pavé sévillan, avec toute l'assurance du mâle espagnol en pleine possession de ses moyens.

Me demandant combien d'autres clientes de l'hôtel il est déjà parvenu à duper avec une telle maestria, je me mets à fredonner, allez savoir pourquoi, l'air de Leporello.

Mil e tre. Mil e tre.

Mais en cet ultime avatar, on me l'accordera, le *Burlador* de Séville aura quand même un peu perdu, à ce renversement des rôles, de sa superbe aristocratique !

Martine Morillon-Carreau

Brighton Pier

Incontournable appel journalier que celui de la mer ! Lors de ces après-midi linguistiques de Pâques anglaises, on nous voit flâner sur le front de mer où les vieilles dames d'un club de roulette local prennent un bain de soleil dans les fauteuils en osier disposés face à la « Grande Bleue ».

douceur marine
le clapotis de la Manche
sur les petits galets

Dans l'imbroglio des robes chamarrées et des cheveux blancs volant au gré du vent, les éclopées du temps ont appuyé leurs canes contre les bras de leurs fauteuils. Après le sandwich au saumon de midi, il est de bon aloi de se laisser griser par la mer et de papoter sur l'esplanade.

souvenirs d'augustes voiliers
de drapeau rouge
point

Si la mer est plate, l'ennui nous tenaille, d'autant plus que dans nos poches, quelques pennies rêvent de secouer les ventres repus des machines à sous. Et, c'est bien là, sous l'armature en fonte de la jetée, que nous retrouvons d'autres mamies, celles tenaillées par le jeu, celles qui rêvent à la gloire du Taj Mahal et du Royal Pavillion de George IV, ... Que dis-je, enflammées de boursicotter sur l'un des éventuels jackpots ! Dans les cubes de verre, la masse mouvante des pièces s'extirpe sur la gauche ou sur la droite dès qu'une pièce balancée dans une fente lance le satané ferrailage du « tombera ... tombera pas... »

en alerte aussi
dès que mon penny fauche
la moisson de fer blanc

Tous, nous y allons de notre pièce. Combien de machines à sous en ligne flanquent la jetée ? Les pièces cliquettent de cette musique de « hard metal » et nos mentons renfrognés avancent dangereusement contre la vitre. Quand cette masse voluptueuse va-t-elle nous emporter dans le vacarme tonitruant de la chute de notre jackpot ? Quand allons-nous entendre pétarader la fortune à rapatrier Outre-Manche ?

Le glas sonne
« pas de queue de bœuf
dans le pot-au-feu »

La déception se lit sur tous les visages. La confusion, aussi. Avec l'une de ces dames adeptes de machines à sous, nous échangeons le triste sourire du désespoir... Voilà ce qui s'appelle « marronner »...

autant en emporte le vent
nous marchons incognito
sur un feutre inexistant

Claire Gardien

Privé

Bientôt midi. Le sentier s'incurve derrière la haie d'ajoncs déjà en pleine floraison. Bien que la pluie ait cessé depuis deux jours, le sol regorge encore d'humidité. A chaque pas, remontent par bouffées des odeurs de terre grasse et d'herbe écrasée. Surtout ne pas marcher sur les jeunes escargots !

Qu'est-ce là-bas ? Accroché au grillage du pré, un vieux ciré bleu-marine bat mollement de la manche, à intervalles réguliers. Personne. Mais des coups secs résonnent : comme un bruit de piquets qu'on enfonce quelque part... Un merle indifférent sautille, fouillant entre les jeunes pousses de son bec impatient.

impasse des cormorans
sur l'épinette en fleurs
deux papillons jaunes

Côté Ouest, le ciel s'est finalement dégagé, découvrant un grand pan de falaise tranché net, longue blessure ocre léchée par les vagues. De combien de mètres le trait de côte a-t-il pu reculer ces dernières décennies ? Le chemin du douanier a presque disparu, endommagé par les intempéries répétées.

Par endroits, des maisons se dressent presque à l'aplomb de la grève. Ker Maria, 1930. Une profonde lézarde court sur la haute façade au pignon bruni par le temps. La peinture grise des volets clos est écaillée, depuis des années sans doute. Dans le jardin, vaste mais sans âme, aucune trace de présence récente. Est-ce qu'un jour des rires d'enfants ont résonné en ces lieux ?

rumeur
les sombres conifères
s'ébrouent sur l'allée

Une brise fortement iodée couche les silènes et porte l'écho du ressac. Des bruits continus de moteurs de bateaux remontent aussi. Sans doute des pêcheurs de Saint Jacques, encore à la tâche. Les coquilles sont restées chères tout l'hiver. Plus au Sud, les nouvelles sont inquiétantes : un virus s'acharnerait sur elles depuis de longs mois, provoquant une mortalité massive.

« Privé », annonce le panonceau.

La chaînette destinée à interdire le passage a été décrochée et, dans l'escalier luisant creusé à flanc de falaise, flottent des effluves de goémon frais. Tout en bas, dans la minuscule crique déserte, une frêle embarcation ballottée par la houle tire sur son cordage. Soudain effrayées, des mouettes s'envolent à grand renfort de battements d'ailes. L'espace vibre de leurs cris un long moment avant de laisser place à un calme relatif : sur les rochers avancés, le flux gonfle et se disloque en remous d'écume. Le danger est grand, à marée haute, de se faire emprisonner par les flots. Il faut rebrousser chemin rapidement, en prenant soin de ne pas dérapier sur les marches glissantes.

Mais d'où vient ce malaise soudain ? Cette étrange impression d'être observée ?
En haut de la dernière marche, sursaut : le poil clair, il attend, immobile. Avancer ?
Reculer ? Un instant, sa truffe humide à hauteur de cuisse. Mais son regard est si
doux... On dirait qu'il sourit.

touffe de giroflées
s'emparer de la plus rouge
la racine avec

Danièle Duteil



Haïku

Louise Blouin

méditation –
tonnerre et averse frappent
à la fenêtre

Micheline Boland

Le miaulement
Tel un appel au secours
Dans la nuit d'été

Pendant la sieste
Silence de canicule
Seulement la mouche

Marc Bonnetto

Comme il chante
Le vent sur les berges
Sonate d'été

Brigitte Briatte

les voix de la mer
par delà l'immense terre,
je les entends

Anne Brousmiche

Fin de Carnaval
Dans la nuit glaciale, j'écoute
S'affaler les masques

Maryse Chaday

dans la nuit d'été
accompagnant le silence,
la flûte au balcon

neige sur la terrasse
bruit de la petite cuiller
au fond de ma tasse

Michèle Chrétien

Hurllement du vent
l'épouvantail agrippe
ses vieux chiffons

Cornel C. COSTEA

la rumeur de la mer -
dans le regard du vieux
rien que le silence

Monique Coudert

Gymopédies
mes pensées tournent
en rond avec Satie

Sous ma lampe
des moustiques se moquent
en chuchotant

Annick Dandeville

Flûte et saxophone –
au premier rang du concert
j'écoute le vent

L'océan respire – le temps d'un ailleurs – dans le coquillage

Janine Demance

le jour se lève
premiers gazouillis d'oiseaux
le réveil sonne

Danièle Duteil

l'écho du bourdon
traverse la vieille ville
la mariée en rouge

grondement des vagues
d'un bout à l'autre du rivage
éboulis de digue

Véronique Dutreix

ce soir,
pour mieux entendre les grues
j'ouvre la porte

les grillons
chantent si haut
les herbes grandissent

si bref chant du merle
dans la pluie
qui devient grêle

Patrick Fétu

Une douce voix
me tire de mon sommeil...
Mon radio réveil

Le chêne abattu
sous les hans des bûcherons
son cri d'agonie

Claire Gardien

ode à la joie
le gazouillis des oiseaux
aux aurores

Sei Haisen

le coucou,
et le chant des passereaux
ignorant leur sort

concert andalou
un petit vieux à l'écart
danse tout seul

Roland Halbert

Élevée au grain du ciel,
l'alouette mûre éclate en *sol#*

Vieil homme aux appeaux :
les passereaux lui fientent
dans l'oreille

Marie-Noëlle Hôpital

Sous le vent le saule
est secoué de sanglots
presque silencieux

Après la tempête
la nature résonne encore
d'arpèges subtils

Letizia Lucia IUBU

La lune à l'aube
susurrement de la source
et l'ombre d'un corbeau

Dans le jardin
bourdonnement d'abeilles –
au loin les sons de l'airain

Eric Lafitte

Bruits de la pluie
sur la table de jardin
de l'eau dans mon vin

Boutons de rose
gorgés de sève
une jeune fille rit

Alain Legoin

la mouche
en haut de la vitre
le chien aboie

tsip-tseup, tsip-tseup, chante
le petit pouillot vélocé
Tu-tiou dit l'écho

Cristina-Monica Moldovean

éclair dans le brouillard -
sur le mûr en ruine
la trace d'une limace

étendue dans l'herbe
le coeur sur ma paume -
trille d'alouette

allée sombre -
écrasant les fleurs de châtaignier
ma chaise roulante

Marie Népote

Entendre à genoux
l'ultrason
des langues de pierre

Sous le ciel sans lune,
l'érable et son lamento
de hulotte

Brigitte Pellat

Matin estival -
sur le frigo qui ronronne
minou est couché

Dans le pré parsemé
de peignes de Vénus,
un cheval hennit

Sous le ciel terne et gris :
« piou ! piou ! » –
soleil au balcon

Virginia Popescu

repos en plein champ –
dans la cruche renversée
chant de grillon

mugissement de la mer –
le coquillage en sourdine
l'imité sur la plage

Nicole Pottier

craquement d'allumettes -
les visages des saints
s'éclairent dans la chapelle

concert dans le parc -
le rossignol accompagne
le joueur de flûte

Vera Primorac

Soirée d'automne
La pluie verse sa mélodie
Dans les gouttières

Nuit d'automne
Le murmure des gouttes alourdies
Pénètre mes rêves

Stjepan Rožić

Vent automnal
Un parapluie se promène
Au-dessus de notre haie

Café matinal
La fenêtre ouverte le vent
feuilleton un journal

Đurđa Vukelić – Rožić

Ah ! ces moineaux
Dans une flaque près de la terrasse
une feuille de sauge sèche

Keith A. Simmonds

la pluie glisse sur
les branches des cocotiers
sifflement du vent

Patrick Somprou

Silence givré-
du murmure des oiseaux
seulement l'écho!

Voici l'automne
sa musique répétitive
je la fredonne

Cédric Sueur

Je me réveille, et,
Elles n'ont cessé de chanter
Ces cigales d'été

Maria Tirenescu

Un pinson chante
et grand-mère murmure –
jour sans nuages

Murmure d'eau –
une violette fraîche
près de la source

Francis Tugayé

Le joueur de go
remue les pierres dans le bol.
Des pas dans la neige

Clapotis de l'eau.
Raidie par le gel, une corde
tapote le ponton

Nuit du nouvel an.
La ligne électrique grince
sous le poids du gel

Instants choisis

Sous le ciel sans lune,
l'érable et son lamento
de hulotte

Marie Népote

Voici le type même de haïku qui nous renvoie à ce que les Anciens en la matière ont fait de mieux, là-bas, au soleil levant.

Ce tercet est un bel exemple du genre : la césure, désignée par une virgule, est le point d'émission et d'absorption d'images sonores et visuelles qui naissent, se déploient et se répondent dans un espace ouvert, indistinct et précis, rassemblé et diffus, éloquent et mystérieux...

Par-delà leurs contours, ces images créent de la substance et du sens. Ce petit signe de ponctuation, la virgule, est ici le support syntaxique et sémantique de l'émergence d'un monde singulier : point de ralliement d'une cosmologie qui murmure dans l'intime de l'oreille, au fond de l'œil et dans les linéaments du cerveau ; pivot sur lequel l'infiniment grand bascule dans une végétale et animale ténuité.

Ce haïku s'apparente à une épiphanie en ce sens qu'il est apparition pure et simple d'une Image du monde homogène et ordonnée, souveraine et... insaisissable. Cette Image du monde en suspens existe en latence dans son archétype : le poète la cueille s'il est vrai que sa conscience soit tout accueil.

D'entrée de jeu, le premier vers suscite une atmosphère d'immensité, d'indétermination, de pénombre, de qui-vive, d'énigme, et l'être qui en émerge est un arbre. Pour se nommer érable, on suppose qu'il est suffisamment visible dans le crépuscule ou la nuit.

Est-ce un oiseau nocturne qui attire l'attention avec son cri plaintif et triste et révèle l'arbre ? L'érable la nuit, émet-t-il sous la brise un ahan de douleur, et son frémissement est-il l'effet sonore de ses fruits ailés ? En la raréfaction de la lueur lunaire, le ciel quasi personnifié par l'article défini qui le précède est-il cause du lamento végétal ?

Autant de questions sans réponse dont l'issue est contemplation muette ; autant de réponses silencieuses devant la fulgurance et l'évidence des images !

Dans une vive économie de moyen, ce haïku, ici exempt de verbe et d'adjectif nous fait l'effet d'une révélation : plus qu'une anodine ou inopinée expérience des sens ou qu'une habile description, il dévoile une réalité dans sa Forme première. Cette Forme est la simplicité même de la Nature : l'apparence de l'érable est musique du germe, et la mélodie du chant nocturne et avicole, effervescence visuelle du son...

Olivier Walter

Senryû

Marc Bonetto

Claquement des béquilles
Contre l'asphalte
L'hôpital s'éloigne

Maryse Chaday

posture de yoga
une articulation craque,
sans vibration

Véronique Dutreix

j'aime me souvenir
du froissement
de la paille étalée

Patrick Fétu

Au son des saxos
Saint-Eustache devient jazzy –
“What a wonderful world”

Sei Haisen

les politiques buzzent
pour mieux couvrir les cris
de leurs miséreux

alzheimer –
un étranger rôle
dans ma maison natale

jour de grève –
entendre au loin
venir un train

Roland Halbert

La fanfare swingue :
dans les marches militaires,
un soupçon de jazz !

Sur le répondeur :
« VOUS N'A-VEZ AU-CUN MES-SAGE. »
Mon perroquet rit

Alain Legoin

14 juillet –
l'enfant et la fanfare
hurlent aussi faux

le chat perturbé
par Schubert et mon chant
– les nuages très noirs

Cristina-Monica Modolveau

fièvre printanière -
la grand-mère tape
sur le baromètre

Patrick Sompron

Dans la forêt
disséminés par le vent
des cris

Nous avons reçu 110 haïkus de 39 auteurs et retenons 61 tercets.
Nous avons reçu 29 senryûs de 11 auteurs et en retenons 13.
Les haïkus et les senryûs sont classés dans leurs rubriques respectives en fonction du choix des auteurs.

Instants choisis

fièvre printanière -
la grand-mère tape
sur le baromètre

Cristina-Monica Modolveau

Ainsi que l'a formulé H. Michaux à propos du Mahabharata, et en toute proportion gardée, si on lisait se senryû à un vieux bâton, il reprendrait feuilles et racines !

Oui, voici concentrées en trois petits vers la légèreté et la gravité du monde, la malice, la drôlerie et une effervescence renvoyant peut-être à la notion du cycle de l'éternel retour...

Le rythme intentionnellement monotone, 5/5/5, confère au propos une certaine universalité : le métronome irréversible du Temps semble ponctuer le geste de la protagoniste. La dynamique même d'appétit de vie et de hardiesse couve une fatalité.

On pense bien sûr au renouvellement des saisons qui, d'une manière inexorable, se perpétue. Mais au-delà, ce senryû semble jouer sur plusieurs niveaux de sens, phénomène polysémique bien plus courant dans un haïku !

D'un point de vue littéral, on se bornerait à croire que la grand-mère est atteinte d'un accès de fièvre hivernale et qu'au sortir du frimas, elle s'accroche nerveusement à son baromètre afin d'exorciser la peur de ne jamais revoir un nouveau printemps...

Or à l'évidence, cette femme mûre en âge semble à l'inverse bien verte et d'un tempérament de gorgone... Cette « fièvre printanière » signe davantage un trait psychologique : mélange de vitalité et d'impatience ; d'appétences et d'impertinence à l'endroit même du printemps qui se fait attendre.

On imagine la dame espiègle, les yeux brillants et la moue boudeuse exhortant les forces de la Nature. On soupçonne que la sève montante de mars soit cause de la fièvre de Vénus ! On suppose que la promesse des fleurs travaille l'imaginaire de la dame à peine décatie... « Le souvenir est le cadavre d'une expérience que la vie a déserté » susurre La Rochefoucauld du lointain XVIIème...

L'auteure nous rend cependant cette douairière ou femme du peuple sympathique et pathétique. C'est en cela que les apparences primesautières, joyeuses et dégagées dévoilent un fond plus grave, voire dramatique ! Une grand-mère qui tape, en ces circonstances, un baromètre est peut-être passée à côté d'une paix intérieure et d'une plénitude d'être... Ne cache t-elle point dans ce désir de vivre une dérélition, une insatisfaction et des manques à combler que l'âge avancé ne fait qu'accroître ??? Pax pax pax !!!

Olivier Walter



Un petit tout chez les Anciens (choix d'OW)

Je suis à Kyôto
mais au chant du coucou
rêvant de Kyôto

Bashô

Bruit de quelqu'un
se mouchant avec les doigts –
les pruniers dans leur éclat

Bashô

De quelle voix chanterais-tu
et quel chant araignée
dans la brise d'automne ?

Bashô

Temple de Suma -
j'entends la flûte qui s'est tue
dans l'ombre des arbres

Bashô

Pétale après pétale
tombent les roses jaunes –
le bruit du torrent

Bashô

Les enfants bavards
ne l'attraperont jamais
la première luciole

Ryôkan

La tombée du jour –
Dans le jardin seulement
Le chant des insectes

Ryôkan

Haïku, Fayard, 1978
Bashô, Cent onze Haïku, Verdier, 1998
Les 99 haïku de Ryôkan, Verdier, 1986

Ploc; la revue du haïku
Ce numéro a été conçu et réalisé par
Olivier Walter

© 2010, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1100 exemplaires.
Tirage papier : Conceptlaser à Essey les Nancy ou Thebookedition.com à Lille

ISSN 2100-1871
Dépôt légal : Avril 2011

Prix : 8.00 € pour la version papier
Version web gratuite



Directeur de publication : Dominique Chipot

Association pour la
promotion
du
Haïku

collection 俳句
haïku